

# The Historical Review/La Revue Historique

Vol 16 (2019)

The  istorical Review  
La Revue  istorique



VOLUME XVI (2019)

Regards Saint-simoniens sur la Grèce insurgée:  
l'éphémère Producteur (1825–1826)

Despina Provata

doi: [10.12681/hr.22822](https://doi.org/10.12681/hr.22822)

Copyright © 2020, Despoina Provata



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Section de Recherches Néohelléniques  
Institut de Recherches Historiques / FNRS

Section of Neohellenic Research  
Institute of Historical Research / NHRF

## To cite this article:

Provata, D. (2020). Regards Saint-simoniens sur la Grèce insurgée: l'éphémère Producteur (1825–1826). *The Historical Review/La Revue Historique*, 16, 119–140. <https://doi.org/10.12681/hr.22822>

## REGARDS SAINT-SIMONIENS SUR LA GRÈCE INSURGÉE: L'ÉPHÉMÈRE PRODUCTEUR (1825–1826)

*Despina Provata*

---

RÉSUMÉ: La parution du *Producteur* (1825–1826), publié par les disciples de Saint-Simon au lendemain de la mort du maître, commence dans un climat hautement philhellène marqué par la fondation du Comité grec de Paris. Bien qu'il fût un journal de doctrine, *Le Producteur* n'est pas resté à l'écart du mouvement qui s'était emparé de la presse française. Il consacre à la Grèce une série d'articles entre 1825 et 1826 dans lesquels sont évoqués les aspects économiques et intellectuels du pays assujetti qui intéressent particulièrement les saint-simoniens et sont présentées des manifestations philhellènes, comme des représentations théâtrales inspirées par la Grèce ou les souscriptions en faveur des Grecs. C'est enfin le témoignage personnel d'un des fondateurs du journal, Etienne-Marin Bailly, parti en Grèce dans une mission du Comité de Paris qui apporte aux lecteurs du *Producteur* des informations plus concrètes sur la situation réelle du pays insurgé.

---

L'élan philhellène qui mobilise l'Europe entre 1821 et 1829 n'a pas eu pour seul objet la Grèce insurgée contre la domination ottomane. Il s'est très vite transformé en un mouvement d'opinion répondant aux aspirations libérales d'une importante majorité des populations européennes. Autour des revendications des Grecs s'est en effet tissée une amitié transnationale entre les peuples qui contribua à la fois à l'affirmation de nationalités distinctes et à la définition de l'idée d'une civilisation européenne commune.<sup>1</sup>

Si les débuts du mouvement se situent en 1821, au moment où éclate l'insurrection, c'est l'année 1825 qui marque pour l'histoire du philhellénisme français une étape importante, marquée par la fondation du Comité grec de Paris.

---

<sup>1</sup> La bibliographie sur le sujet est abondante. On peut se référer, à titre d'exemple à Gaston Isambert, *L'indépendance grecque et l'Europe*, Paris: Plon, 1900; Aristide Dimopoulos, *L'opinion publique française et la révolution grecque (1821–1829)*, Nancy: V. Idoux, 1962; Jean Dimakis, *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824)*, Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1968; William St Clair, *That Greece Might Still be Free: The Philhellenes in the War of Independence*, Oxford: Oxford University Press, 1972; Sandrine Maufroy, *Le philhellénisme franco-allemand*, Paris: Belin, 2011; Denis Barau, *La cause des Grecs: Une histoire du mouvement philhellène (1821–1829)*, Paris: Honoré Champion, 2009; Anna Karakatsouli, “Μαχητές της Ελευθερίας” και 1821: *Η Ελληνική Επανάσταση στη διεθνική της διάσταση* [Combattants de la liberté] et 1821: une approche

Cette même année, en mai 1825, disparaît Claude Henri de Saint-Simon. Ses disciples, engagés à poursuivre son œuvre et à diffuser sa pensée, se constituent en école et fondent le premier journal saint-simonien, *Le Producteur*, qui ne paraîtra qu'entre 1825 et 1826. Née en plein mouvement philhellène, l'école saint-simonienne ne pouvait pas rester indifférente au sort de la Grèce qui trouve ainsi sa place dans les pages de cette nouvelle revue. La présente étude entend examiner les articles consacrés à la Grèce insérés dans les pages du *Producteur*. Quelle image de la Grèce les saint-simoniens cultivent-ils? Quelle est la place qu'il lui réservent dans leur conception d'une nouvelle société? Quels aspects de la vie de ce pays qui vient de retrouver une indépendance partielle les intéressent en particulier? Dans quelle mesure *Le Producteur* participe-t-il au mouvement de soutien de la cause grecque qui s'empare de la société française?

### *1. Henri de Saint-Simon et la Grèce*

Avant d'examiner l'engagement des saint-simoniens pour la cause des Grecs au prisme de cette éphémère parution, remontons à l'homme qui se trouve à l'origine du saint-simonisme et à la place qu'il réservait déjà dans ses écrits à la Grèce assujettie dans la société européenne qu'il imaginait. Car bien avant l'insurrection grecque de 1821, l'idée d'une réorganisation de la société européenne dans le prolongement de la Révolution française se trouve au cœur de la pensée de Saint-Simon lorsqu'il publie, en 1803, un petit livre intitulé *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*.<sup>2</sup> Dans cet ouvrage, il prédit une nouvelle humanité pacifique, dirigée par un conseil de savants. À la fin de sa "Première Lettre", Saint-Simon se fait l'interprète d'une figure divine qui intervient pour esquisser une nouvelle forme de société. Dirigée par des savants, cette nouvelle humanité pourra mettre un terme "au fléau de la guerre [qui] abandonnera l'Europe pour ne jamais réapparaître".<sup>3</sup> Or, cette paix tant souhaitée ne peut être envisagée, selon Saint-Simon, que si l'on arrive à mettre un terme aux rivalités héritées du passé et notamment à l'antagonisme ancien qui oppose l'orient islamique et la chrétienté

---

transnationale de l'insurrection grecque], Athènes: Pedio, 2016; George Tolias, "The Resilience of Philhellenism", *The Historical Review/La Revue Historique* 13 (2016), pp. 51–70.

<sup>2</sup> Claude-Henri de Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains: Œuvres complètes*, t. 1, Genève: Slatkine, 1977 [réimpression anastatique de l'édition de 1868–1878, Paris: Anthropos]. Cf. Olivier Pétré-Grenouilleau, *Saint-Simon: L'utopie ou la raison en actes*, Paris: Payot, 2001, pp. 192–197. Signalons que la conception de Saint-Simon pour l'Europe est surtout exposée dans un texte postérieur, *De la réorganisation de la société européenne*, publié en 1814. Voir à ce sujet Marie-France Piguet, "L'Europe des Européens chez le comte de Saint-Simon", *Mots* 34 (1993), pp. 7–24.

<sup>3</sup> Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, p. 56.

européenne. Pour illustrer cette vision dualiste du monde, Saint-Simon recourt au récit biblique d'Abel et Caïn qui diviserait l'humanité en deux mondes: les Européens seraient des descendants d'Abel et les nations orientales des descendants de Caïn. C'est au cœur de cet antagonisme qu'il place la Grèce assujettie souffrant sous le joug les Turcs; ces derniers sont classés par Saint-Simon au rang des "nations ignorantes".<sup>4</sup> Il exhorte ainsi les Européens à intervenir pour mettre fin à cette ancienne inhumanité et ramener les infidèles vers cette nouvelle religion révélée:

Apprends que les Européens sont les enfants d'Abel; apprends que l'Asie et l'Afrique sont habitées par la postérité de Caïn. Vois comme ces Africains sont sanguinaires; remarque l'indolence des Asiatiques;<sup>5</sup> ces hommes impurs n'ont point donné de suite aux premiers efforts qu'ils ont faits pour se rapprocher de ma divine prévoyance. Les Européens réuniront leurs forces, ils délivreront leurs frères grecs de la domination des Turcs.<sup>6</sup> Le fondateur de la religion sera le directeur en chef des armées des fidèles. Ces armées soumettront les enfants de Caïn à la religion.<sup>7</sup>

C'est en passant par la réconciliation de l'Orient et de l'Occident que l'humanité peut espérer accéder à une ère nouvelle, susceptible d'amener la paix et la prospérité pour tous. Comme on le voit, Saint-Simon choisit la Grèce comme exemple représentatif de sa vision pour la nouvelle société qu'il élaboré. En dépit de ce précoce intérêt pour les "frères grecs", il reste silencieux lorsqu'éclate l'insurrection grecque en 1821, préoccupé qu'il est alors par l'élaboration de sa doctrine et des réformes nécessaires pour passer à un système nouveau, celui de l'âge industriel.<sup>8</sup>

Ce seront ses disciples, fondateurs du saint-simonisme<sup>9</sup> et à l'origine de la création du *Producteur*, qui témoigneront de cet intérêt pour la Grèce, en le renforçant par un engagement pour la cause des Grecs qui se traduit par la publication dans le journal d'une série d'articles la concernant.

<sup>4</sup> Ibid., p. 21.

<sup>5</sup> Chez Saint-Simon, on trouve les germes d'une conception que partageront plus tard ses disciples, mais aussi toute l'Europe romantique (et qui nourrit toute une tradition littéraire qui culmine dans *Les Orientales* de Victor Hugo), selon laquelle l'Orient commence au Maghreb. Voir à ce sujet Michel Levallois et Sarga Moussa (dir.), *L'orientalisme des saint-simoniens*, Paris: Maisonneuve et Larose, 2006.

<sup>6</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>7</sup> Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, p. 56.

<sup>8</sup> Pétré-Grenouilleau, *Saint-Simon: L'utopie ou la raison en actes*, pp. 315–363.

<sup>9</sup> Sur l'histoire du saint-simonisme voir Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825–1864)*, Paris: Gonthier, 1931; Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Paris: PUF, 1999; Antoine Picon, *Les saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris: Belin, 2002.

## *2. La presse de la Restauration et le philhellénisme*

La presse sous la Restauration, période traversée par de nombreuses idées politiques, englobe à la fois journaux et périodiques et joue un rôle influent au point de devenir un élément constitutif de l'opinion publique. Il y a en effet presque autant de journaux que d'opinions politiques, des feuilles périodiques soumises à l'autorisation préalable et d'autres qui ont l'avantage de ne pas être censurées. Cette presse, et surtout le pouvoir qu'elle exerce, fascine également les intellectuels au point où des écrivains célèbres, des poètes ou des historiens comme Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Thiers et d'autres encore, ne dédaignent pas de se lancer dans l'aventure de la publication d'une feuille pour s'adresser à un lectorat de plus en plus nombreux.<sup>10</sup> Profitant d'une relative liberté, la presse devient alors un instrument de lutte pour (ou contre) le pouvoir, exprime dans ses rubriques les grands courants d'opinion et participe à tous les combats politiques du temps. Les restrictions, lorsqu'elles existent, s'imposent surtout sur les questions de politique intérieure, laissant libre champ aux journaux et revues de s'exprimer sur d'autres questions, dont le philhellénisme. Ainsi tous les aspects de l'insurrection grecque, ses causes et son caractère, sa légitimité, le rôle que jouent les grandes puissances en Orient, ses acteurs et ses répercussions politiques ou encore les courants de pensée qui y sont liés, sont autant de sujets qui composent le tableau de la question grecque, et occupent une part importante de l'actualité de l'époque.<sup>11</sup>

C'est que la vague de sympathie philhellène, qui mobilise l'opinion européenne et qui s'est exprimée à travers les écrits politiques, la production littéraire et artistique, sans oublier les objets de culture quotidienne (assiettes peintes,<sup>12</sup> tapisseries,

<sup>10</sup> Voir Charles Ledré, *La Presse à l'assaut de la Monarchie 1815–1848*, Paris: A. Colin, 1960; Eugène Hatin, *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, t. 8: *La presse sous la Restauration* Paris: Poulet-Malassis et de Broise, 1861, Genève: Slatkine, 1967; Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et al. (dir.), *Histoire générale de la presse française*, t. 2, *De 1815 à 1871*, Paris: PUF, 1969.

<sup>11</sup> Voir Jean Dimakis, *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824)*, Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1968; on peut également mesurer l'ampleur de ce phénomène en se reportant à des études qui se penchent sur la presse régionale: Dimitrios Pantelodimos, *O Φιλελληνισμός εις την Lyon κατά την Επανάστασιν του 1821* [Le philhellénisme à Lyon pendant l'Insurrection de 1821], Athènes: s.n., 1974; Élisabeth Papageorgiou-Provata, *Ο Φιλελληνισμός της Τουλούζης (1821–1827) και η συμβολή του τύπου* [Le philhellénisme de Toulouse (1821–1827) et la contribution de la presse], Athènes: Collection de l'Institut français d'Athènes, 1978.

<sup>12</sup> Voir Angélique Amandry, *L'indépendance grecque dans la faïence française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Nauplie: Fondation ethnographique du Péloponnèse, 1982.

affiches, mobilier et vêtements), a inévitablement saisi la presse française de toutes les tendances politiques. Comme l'a montré Jean Dimakis,<sup>13</sup> l'insurrection grecque a occupé la presse française beaucoup plus que tout autre événement extérieur. Les nouvelles provenant du théâtre de la guerre, les articles d'opinion commentant les événements et les perspectives de cette lutte mais aussi les études portant sur la situation politique, économique et culturelle de la Grèce abondaient dans les journaux français; ils visaient d'une part à informer les lecteurs et, d'autre part, à influencer l'opinion publique européenne et à l'inciter à une prise de participation dans la défense de la cause des Grecs. C'est ainsi que plusieurs journaux français de tous bords soutiennent la cause grecque. Il y a d'abord les feuilles royalistes comme *Le Journal des Débats* – organe officieux de Chateaubriand –, le *Journal de Paris*, *L'Étoile* et, surtout, les feuilles libérales comme *Le Constitutionnel* ou *Le Courrier français*. Dans ce mouvement s'engagent également de grandes revues, comme les *Tablettes universelles*,<sup>14</sup> la *Revue encyclopédique* mais aussi *Le Globe*, une publication militante aussi bien dans sa période d'opposition libérale (1824–1830) que dans la deuxième période de sa publication (1830–1832), lorsqu'il deviendra l'organe officiel des saint-simoniens.<sup>15</sup>

Mais avant de prendre la direction du *Globe*, les saint-simoniens se sont exprimés à travers *Le Producteur*, revue hebdomadaire qui paraît entre 1825 et 1826.

### 3. *Le Producteur* (1825–1826)

L'idée de fonder un journal pour diffuser la doctrine préoccupait Saint-Simon mais son projet ne vit le jour qu'après sa disparition. Réunis alors autour de son lit de mort, ses fidèles décident de mettre en exécution le dernier projet du maître pour ne pas laisser son enseignement sombrer dans l'oubli. Ce projet est en même temps

<sup>13</sup> Voir Jean Dimakis, *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française*; Jean Dimakis, "Le philhellénisme en Europe pendant l'insurrection grecque et le rôle de la presse", dans *Philhelléniques: Études sur le philhellénisme pendant l'Insurrection grecque de 1821*, Athènes: Kardamitsa, 1992, pp. 167–174.

<sup>14</sup> Voir Fridériki Tabaki-Iona, "Le périodique *Tablettes universelles* et l'éclatement de l'insurrection grecque en 1821", *Διαμεσολάβηση και πρόσληψη στον ελληνογαλλικό πολιτισμικό χώρο [Médiation et réception dans l'espace culturel franc-hellénique]*, éd. Fridériki Tabaki-Iona and Iphigenia Botouropoulou et al., Athènes: Aigokeros, 2015, pp. 276–386.

<sup>15</sup> Sur le côté philhellène du *Globe* voir Hélène Karatza, "Το παριστόν περιοδικό *Globe* και η ελληνική επανάσταση", *Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier: à l'occasion du 25e anniversaire de leur arrivée en Grèce*, t. 1, Athènes: Institut français d'Athènes, 1956–1957, pp. 55–82. Sur sa continuation saint-simonienne voir Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, pp. 84–99; Picon, *Les saint-simoniens: Raison, imaginaire et utopie*, pp. 82–97.

un appel pour attirer d'autres adeptes au mouvement, l'objectif étant d'"indiquer *les sommités* de cette nouvelle philosophie aux penseurs qui, en se réunissant un jour à nous, pourraient constituer une école".<sup>16</sup> Le mathématicien et financier Olinde Rodrigues (1795–1851), l'héritier spirituel le plus légitime, Léon Halévy (1802–1883), poète et littérateur, le docteur Etienne-Marin Bailly (1795–1837) et le juriste Charles Duveyrier (1803–1866) s'accordent donc pour fonder un journal à cet effet. À ce groupe se joignent bientôt Prosper Enfantin (1796–1864), la personnalité la plus importante du saint-simonisme, un polytechnicien féru d'économie politique, qui deviendra peu après le "père suprême du collège saint-simonien",<sup>17</sup> et Saint-Armand Bazard (1791–1832), l'un des fondateurs de la charbonnerie française qui deviendra par la suite le porte-parole du saint-simonisme. D'autres encore collaborèrent à l'entreprise: Adolphe Blanqui, Allier, Pierre-Isidore Rouen, Senty, Huot, Adolphe Garnier, Artaud, J.-J. Dubochet, Gondinet et notamment Auguste Comte dont les contributions seront remarquées; à partir de 1826 Laurent, Peisse et Buchez signent des articles au *Producteur*.<sup>18</sup>

*Le Producteur. Journal de l'Industrie, des Sciences et des Beaux-arts*, fondé le 1er juin 1825 (millésime important au regard de la cause grecque, comme on le verra un peu plus loin) commence à paraître au mois d'octobre de la même année; le rythme de ses livraisons est d'abord hebdomadaire, puis mensuel, pour des raisons financières. Or aucun indice, à l'exception de la citation-devise "L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous",<sup>19</sup> placée en exergue et sans nom d'auteur, ne laissait entrevoir, au départ, la filiation du *Producteur* à la doctrine saint-simonienne. En effet, pour les fondateurs et rédacteurs du journal, il s'agissait d'abord d'accroître l'influence de la doctrine saint-simonienne et d'atteindre un plus vaste public qu'aurait effarouché une référence plus directe. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les

<sup>16</sup> [Saint-Armand Bazard, Barthélémy-Prosper Enfantin, Hippolyte Carnot, Henri Fournel et Charles Duveyrier], *Doctrine de Saint-Simon: exposition, première année, 1828–1829*, 3e édition revue et augmentée, Paris: Au bureau de l'Organisateur, 1831, p. 8.

<sup>17</sup> Prosper Enfantin ne faisait pas partie du groupe des amis de Saint-Simon et n'avait vu le maître qu'une seule fois, en 1825, le jour où il avait assisté avec Olinde Rodrigues, son ancien précepteur, à la première lecture du *Nouveau christianisme*. Sur la personnalité de Prosper Enfantin consulter Henry Renée d'Allemagne, *Prosper Enfantin et les grandes entreprises du XIXe siècle*, Paris: Gründ, 1935; Jean-Pierre Alem, *Enfantin le prophète aux sept visages*, Paris: J.-J. Pauvert, 1963.

<sup>18</sup> Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, pp. 28–31.

<sup>19</sup> Cette phrase est tirée de l'introduction des *Opinions littéraires et philosophiques et industrielles* (Paris: Gallerie de Bossange Père, 1825, p. 15) de Saint-Simon auquel ont également collaboré ses disciples Léon Halévy, Olinde Rodrigues, Jean-Baptiste Duvergier et le docteur Etienne-Marin Bailly.

fidèles de la première heure avaient fait appel à des rédacteurs qui n’adhéraient pas directement à la doctrine, comme Adolphe Blanqui, Auguste Comte ou Léon Halévy. Le nom de Saint-Simon n’apparaîtra qu’en mai 1826, date à laquelle Olinde Rodrigues lui consacre une série d’études, le reconnaît comme maître et lui rend la paternité de la doctrine du *Producteur*.

Cependant, même si *Le Producteur* se garde – tout au moins au départ – d’avouer l’origine saint-simonienne de ses idées, le journal devient l’organe de l’industrialisme. Quoiqu’il cesse de paraître dès octobre 1826, il a pu contribuer à la diffusion de la doctrine saint-simonienne. Certes, cette publication périodique a finalement touché un public peu nombreux mais cultivé et “livré à des études sérieuses”. Selon ses éditeurs, elle a “soulevé de grandes idées méritant aussi l’attention des esprits sérieux et l’appui des hommes qui s’intéressent aux progrès de l’humanité”.<sup>20</sup>

Or cette l’année de parution du *Producteur*, 1825, est une année décisive dans l’histoire du mouvement philhellène qui connaît un essor considérable entre 1824 et 1827. La mort prématurée de Byron à Missolonghi en 1824, perçue comme un sacrifice à la noble cause des Grecs, ravive le mouvement dans les différentes capitales européennes. Elle coïncide, en effet, avec la troisième et la plus importante vague de mobilisation européenne en faveur des Grecs, marquée, comme on l’a évoqué, par la formation du Comité grec de Paris.<sup>21</sup> 1825 est aussi l’année de publication de la *Note sur la Grèce* de Chateaubriand,<sup>22</sup> de l’*Appel aux Nations chrétiennes en faveur des Grecs* de Benjamin Constant et du *Dernier Chant du pèlerinage d’Harold* de Lamartine, une œuvre dont le succès peut se mesurer à travers les quatre éditions successives qu’elle connut cette même année.<sup>23</sup> C’est enfin, en avril 1825 que commence le siège de Missolonghi, un événement que la presse européenne suit avec passion et qui contribue au tournant décisif de l’opinion européenne à l’égard de l’Insurrection grecque.<sup>24</sup>

<sup>20</sup> *Doctrine de Saint-Simon: exposition, première année, 1828–1829*, p. 14. Sur *Le Producteur* voir aussi Henry Renée d’Allemagne, *Les saint-simoniens 1827–1837*, Paris: Gründ, 1930, pp. 30–56; Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, pp. 27–42.

<sup>21</sup> Voir Denis Barau, *La cause des Grecs*, pp. 37–40.

<sup>22</sup> Cette Note a été réimprimée aussi sous le titre “Appel en faveur de la cause sacrée des Grecs”. Voir Loukia Droulia, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l’indépendance grecque: Répertoire bibliographique*, Athènes: Centre de recherches néo-helléniques, Fondation nationale de la recherche scientifique, 1974, pp. 97 et 120.

<sup>23</sup> Sur l’ensemble des ouvrages qui paraissent au moment de la guerre de l’indépendance grecque consulter Droulia, *Philhellénisme*.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet Jean Dimakis, *La presse française face à la chute de Missolonghi et à la bataille navale de Navarin*, Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1976.

C'est donc dans un climat hautement philhellène que commence la publication du *Producteur*, journal “militant” qui puise dans la tradition du *Globe*.<sup>25</sup> Bien qu'il fût avant tout un journal de doctrine, *Le Producteur* n'est pas resté à l'écart du mouvement qui s'était emparé de la presse française et accueille lui aussi dans ses pages des articles portant sur la Grèce. L'intérêt qu'il manifeste à l'égard de la Grèce insurgée était sans doute dicté par la volonté de servir l'un des premiers objectifs des fondateurs du journal, à savoir atteindre un public plus large de lecteurs et répondre aux attentes d'un potentiel lectorat libéral. Par ailleurs, parler de la question grecque dans la presse sous-entendait déjà une certaine conception idéologique de la Grèce, en ce que les philhellènes invoquaient souvent la gloire de l'antiquité grecque pour demander aux pays européens de secourir les descendants des héros et des savants qui avaient généreusement donné leurs lumières à l'Europe occidentale. La religion était également omniprésente dans leurs discours, l'insurrection étant perçue comme une lutte entre la croix et le croissant. Présentée de la sorte comme une nouvelle croisade, l'intervention des Européens apparaissait comme une action salutaire contre la barbarie des Turcs. C'est dans ce contexte et cet esprit que *Le Producteur* consacre à la Grèce une série d'articles qui, sans négliger les informations sur l'actualité de la guerre qui s'y déroulait et les diverses manifestations philhellènes, évoquent des aspects économiques et intellectuels du pays assujetti.

#### *4. La présence de la Grèce dans Le Producteur*

##### *4.1 L'aspect économique*

De par son titre déjà, *Le Producteur* met en avant la doctrine saint-simonienne au sens industrialiste inauguré par Saint-Simon. Il se veut le journal de la nouvelle science de l'économie politique et s'intéresse avant tout à répandre les principes d'une “philosophie nouvelle”, comme on pouvait lire dans l’“Introduction”:

Le journal que nous annonçons a pour but de développer et de répandre les principes d'une philosophie nouvelle. Cette philosophie, basée sur une nouvelle conception de la nature humaine, reconnaît que la destination de l'espèce sur ce globe est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage la nature extérieure; que ses moyens

---

<sup>25</sup> Le “journal militant”, selon la définition de Philippe Régnier, naît en dehors de la sphère politique parlementaire, est en rupture avec l'ordre régnant et fait preuve d'un certain prosélytisme en faveur d'une doctrine. Philippe Régnier, “Le journal militant”, in *La civilisation du journal: Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris: Nouveau Monde, 2011, p. 297.

pour y arriver à ce but correspondent aux trois ordres de facultés, physiques, intellectuelles et morales, qui constituent l'homme; enfin que ses travaux, dans cette direction, suivent une progression toujours croissante, [...] parce que des notions toujours plus exactes de sa destination et de ses forces la conduisent à améliorer incessamment l'association, l'un de ses moyens les plus puissants.<sup>26</sup>

Pour les collaborateurs du *Producteur* et dans la droite ligne de l'immense confiance des Lumières dans le progrès, l'avenir réside donc dans l'état industriel, dans la possibilité d'exploiter le globe en mettant à profit les trois facultés humaines, physique, intellectuelle et morale. On comprend aisément la raison pour laquelle, à cette phase cruciale de l'élaboration de la doctrine, ses rédacteurs accordent une place importante aux articles de contenu économique tout en s'efforçant de mettre en évidence les dimensions économiques internationales de leur pensée.

On ne saurait donc s'étonner que le premier article que *Le Producteur* consacre à la Grèce en 1825 soit intitulé "Du commerce de la Grèce moderne considéré dans son influence sur la régénération politique de cette nation".<sup>27</sup> Il est signé par Armand Carrel<sup>28</sup> qui puise ses informations dans les travaux de Robert Walpole (1781–1856),<sup>29</sup> de William Eton<sup>30</sup> et de Félix de Beaujour,<sup>31</sup> mais aurait aussi bénéficié – selon ses dires – d'un certain nombre de renseignements fournis par des Grecs installés à Paris. Carrel part de la constatation que les témoignages connus de Pouqueville, Chateaubriand et Choiseul-Gouffier éclairent insuffisamment les quatre siècles qui précèdent le soulèvement de "la plus belle contrée de l'Europe" (1 [1825], p. 201).<sup>32</sup> Dans sa longue étude sur le

<sup>26</sup> "Introduction", *Le Producteur* 1 (1825), p. 5.

<sup>27</sup> Armand Carrel, "Du commerce de la Grèce moderne considéré dans son influence sur la régénération politique de cette nation", *Le Producteur* 1 (1825), pp. 200–213, 254–266.

<sup>28</sup> Carrel, journaliste, historien et essayiste français et futur rédacteur en chef du journal républicain *Le National*, est l'auteur du *Résumé de l'histoire des Grecs modernes: depuis l'envahissement de la Grèce par les Turcs jusqu'aux derniers événemens de la révolution actuelle*, Paris: Lecoïnte et Durey, 1825.

<sup>29</sup> Robert Walpole (1781–1856) a voyagé en Grèce et en 1817, il a publié ses *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey* puis, en 1820, *Travels in Various Countries of the East*.

<sup>30</sup> Sir William Eton est l'auteur de *A Survey of the Turkish Empire*, Londres: Cadwell and Davis, 1798.

<sup>31</sup> Louis-Auguste-Félix de Beaujour (1765–1836), diplomate, homme politique et historien français est l'auteur du *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1797*, 2 vols, Paris: De Crapelet, 1799.

<sup>32</sup> Pour les articles tirés du *Producteur* qui constituent notre corpus, nous indiquons entre parenthèses la tomaison et les pages.

commerce de la Grèce moderne, il se propose d'examiner “quelles forces le travail et l'industrie commerciale des habitans (*sic*) des diverses parties de la Grèce ont prêtées à cette résistance prolongée depuis la conquête” (1 [1825], p. 203). Il s'intéresse en particulier aux “restes d'existence sociale, conservés par la nation grecque” (1 [1825], p. 202) et aux exemples d'un développement commercial et industriel né dans les conditions difficiles de l'occupation ottomane.

En effet, la Grèce assujettie présente de nombreux cas où “l'industrie”, telle que la concevaient les saint-simoniens, avait pu s'installer et prospérer. Le but de Carrel “n'est pas d'entrer dans tout le détail des ressources industrielles et agricoles qui enrichissent la Grèce” (1 [1825], p. 211) mais de montrer à quel point et par quels moyens l'exploitation de la terre peut entraîner le développement commercial. Avec comme point de départ les premières manifestations d'un retour à l'industrie commerciale, qu'il situe à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'auteur expose des exemples de régénération économique et spirituelle observés dans le pays.

Il s'attarde en particulier à certains cas: celui de la vallée de Sérès où la culture du coton et du tabac avait produit une richesse agricole considérable qui a, à son tour, entraîné le développement du commerce; celui de la Morée qui avait su profiter d'une disette obligeant la France à acheter à prix fort des grains du Levant et qui a permis par contrecoup de reprendre avec frénésie la culture des champs restés en friche depuis plusieurs années dans cette région; ou encore sur les causes de la prospérité des îles, Hydra et Spezia, “devenues maîtresses de tout le commerce du levant” (1 [1825], p. 257), où “toutes les commodités de la vie et même le luxe de l'Europe, s'étaient introduits parmi les habitants et y avaient pris légèrement la couleur des moeurs orientales” (1 [1825], p. 258); sans oublier l'île de Chios qui prospérait (notons que Carrel parle de l'économie de l'île avant le massacre de 1822) grâce à sa riche production agricole – dont le mastic, résine unique et précieuse – et à son exploitation commerciale.

Mais c'est surtout ceux qu'il caractérise comme des “petits états démocratiques”, ou bien “cantons industriels” (1 [1825], p. 208) de la Thessalie, et en particulier la commune d'Ambélakia, qui attirent l'attention de Carrel. Car Ambelakia, village montagnard pauvre et insignifiant de la Thessalie, privé de rivières navigables et de routes commerciales, offre un exemple exceptionnel d'association réussie dans les conditions difficiles de la domination ottomane, puisque c'est là qu'a vu le jour la première coopérative au monde,<sup>33</sup> un exemple d'association telle que la concevaient les collaborateurs du *Producteur*. La

---

<sup>33</sup> La bibliographie sur Ambélakia est abondante. On peut, entre-autres, consulter Yiannis Kordatos, *Τ' Αμπελάκια κι ο μύθος για τον συνεταιρισμό τους: συμβολή στην οικονομικοινωνική ιστορία της Ανατ. Θεσσαλίας στα χρόνια της τουρκοκρατίας* [Ambélakia et le mythe de leur association: contribution à l'histoire économico-sociale de la Thessalie de

question les avait en effet déjà préoccupés dans l'article “Société commanditaire de l'Industrie” où P. J. Rouen évoquait la question de l'association chère aux saint-simoniens en ces termes:

Toute l'activité individuelle de l'homme lui procurerait à peine quelques grossiers aliments, s'il n'associait ses forces à celles de ses semblables, s'il ne faisait avec eux un échange continual de moyens. À mesure donc que l'habitude du travail se développe chez un peuple, les associations de travailleurs doivent s'accroître proportionnellement, dans le double but de diviser les travaux, et de coordonner les efforts; ainsi les perfectionnements d'ensemble et de détail se succéderont sans interruption, la richesse publique s'augmentera par une série régulière de progrès engendrés les uns des autres. (1 [1825], pp. 12–13)

Le village d'Ambélakia, qui avait prospéré grâce au commerce du coton et de ses fameuses teintureries, suscite l'admiration de Carrel, qui fait preuve d'un intérêt tout particulier pour l'organisation de cette coopérative:

Toutes les fabriques [...] se formèrent en société pour la vente en commun et l'exportation de leurs produits. Les chefs et les ouvriers se réunissant, se formèrent un capital de six cent mille piastres: on plaça à la tête de la société, trois directeurs qui, sous un nom idéal, formèrent une raison de commerce représentant la société d'Ambélakia. Trois autres sociétaires allèrent s'établir à Vienne sous la même raison, et furent chargés de recevoir les envois, d'opérer les retours, de fréquenter les foires et d'ouvrir des débouchés sur les principales places d'Allemagne. La distribution du travail fut si parfaite, les directeurs, les correspondans (*sic*), les ouvriers mirent tant d'activité, de zèle, de probité dans leur coopération, que toutes les actions décuplèrent. (1 [1825], p. 212)

Le mérite de l'expérience d'Ambélakia réside dans le fait que les bienfaits du développement économique se sont répercutés sur l'ensemble de la population, mettant ainsi de côté l'individualisme perçu par les saint-simoniens comme une tendance protestante.<sup>34</sup> À Ambélakia, on est en présence d'une coopérative où tous les membres de la communauté contribuent à titre égal au bien-être

---

<sup>l'Est pendant la domination ottomane] Athènes: Boukoumani, 1973<sup>4</sup>; Nicolas Moutsopoulos, *Tα θεσσαλικά Αμπελάκια* [Ambélakia de Thessalie], Thessalonique: s.n., 1975<sup>2</sup>.</sup>

<sup>34</sup> Les collaborateurs du *Producteur* insistent à plusieurs reprises sur le thème de l'esprit d'association, essentiellement pacifique, qu'ils opposent à l'esprit individualiste. Voir à ce sujet Philippe Régnier, “Les premiers journaux saint-simoniens ou l'invention conjointe du journal militant et du socialisme: *Le Producteur* d'Enfantin et Rodrigues et *L'Organisateur* de Laurent et Bazard”, in *Quand les socialistes inventaient l'avenir, 1825–1860*, dir. Thomas Bouchet et al., Paris: La Découverte, 2015, p. 42.

commun et profitent, par la suite, d'une manière équitable des résultats. Il s'agit d'une heureuse coopération des directeurs, des correspondants et des ouvriers qui anticipe l'idée qu'exprime Enfantin dans un article inséré dans le même tome du *Producteur*: "souvent les capacités des entrepreneurs d'industrie ne produisent rien, parce qu'elles sont écrasées par le luxe des classes oisives [...] ou par la misère des travailleurs, qui s'épuisent pour entretenir ce luxe".<sup>35</sup>

Cet esprit d'association, essentiellement pacifique, se trouve en outre à l'opposé de "l'esprit de conquête"<sup>36</sup> caractéristique de l'opresseur turc qui, aux yeux de Carrel, n'est qu'"un épouvantail stupide" (1 [1825], p. 262). Les facultés intellectuelles des Grecs et des Turcs sont, d'ailleurs, à plusieurs reprises comparées dans l'article de Carrel pour aboutir à la conclusion essentialiste que la réussite des Grecs dans le commerce est imputable à "cette supériorité intellectuelle que les hommes de race grecque avaient toujours eue sur les Turcs" (1 [1825], p. 213).

#### *4.2 "La production morale et intellectuelle" en Grèce*

La question de la supériorité des peuples est, en effet, fondamentale dans la pensée saint-simonienne. Dans son texte *De la réorganisation de la société européenne* où Saint-Simon tente une interprétation historique de la société européenne et s'efforce de définir l'identité européenne, il fait état de "la race européenne, qui est supérieure à toutes les autres races d'homme".<sup>37</sup> Voulant expliquer la place de l'Europe dans la société de son temps, Saint-Simon divise l'espèce humaine en "variétés" ou autrement dit "races". Il fractionne ainsi l'espèce humaine en quatre "peuplades", la peuplade du Sud, de l'Est, du Nord et de l'Ouest, les Grecs faisant partie de la "peuplade de l'Ouest", dont seraient issus les Européens. Ce sont les Européens, race supérieure selon lui, qui représentent la partie la plus avancée de l'humanité et qui ont le mérite de faire avancer la civilisation.<sup>38</sup>

Alors même que les bienfaits de l'"industrialisme" pour la société occupent une place centrale dans les pages du *Producteur*, le journal s'intéresse tout autant

<sup>35</sup> Prosper Enfantin, "Considérations sur la baisse progressive du loyer des objets mobiliers et immobiliers", *Le Producteur* 1 (1825), p. 252.

<sup>36</sup> Prosper Enfantin, "Considération sur l'organisation féodale et l'organisation industrielle; comment l'esprit d'association se substitue graduellement dans les rapports sociaux à l'esprit de conquête", *Le Producteur* 3 (1826), p. 66.

<sup>37</sup> Claude-Henri de Saint-Simon et Augustin Thierry, *De la réorganisation de la société européenne, ou De la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*, Paris: A. Égron et Delaunay, 1814, p. 60.

<sup>38</sup> Marie-France Piguet, "L'Europe des Européens chez le comte de Saint-Simon".

aux aptitudes intellectuelles et morales des peuples. Dans le *Prospectus*, on lit que “les économistes se sont principalement occupés de la production matérielle; [...] Ils n’ont point senti toute l’importance de la *production morale ou intellectuelle*; ils n’ont point vu quels moyens d’action pouvait offrir l’association générale des sciences, de l’industrie et des beaux-arts, combinés directement dans l’intérêt du bien public”.<sup>39</sup>

Dépassant le seul niveau économique, Carrel trouve en Grèce, et plus particulièrement à Ambélakia, un exemple réussi où la prospérité commerciale a eu des retombées bénéfiques pour le développement intellectuel car, comme il écrit “partout l’opulence essaya de faire naître les lumières” (1 [1825], p. 213). Il souligne le fait que dans les parties de la Grèce où le commerce et l’industrie naissante avaient prospéré des établissements scolaires ont été fondés, contribuant par leurs enseignements à “jeter sur la terre d’esclavage les semences de régénération” (1 [1825], p. 213). Les célèbres établissements de Jannina et Athènes mais aussi la prestigieuse école de Chios “fréquentée par plusieurs centaines de jeunes gens et dont les cours étaient assez forts pour attirer des étudiants des États-Unis” (1 [1825], p. 259) constituent autant d’exemples qui viennent conforter la conviction des saint-simoniens.<sup>40</sup>

En 1825, *Le Producteur* publie un rapport d’Édouard Blaquière qui atteste de l’importance accordée par le journal à la question, tout aussi cruciale pour les Grecs, de la mise en place d’un réseau scolaire au lendemain de la libération.<sup>41</sup> Ces initiatives locales intéressaient en effet également tous ceux qui d’une manière ou d’une autre avaient soutenu l’insurrection. Ceci explique que la présentation à Paris d’un “Rapport sur l’état de l’enseignement en Grèce” ait pu intéresser une institution française telle que la Société d’encouragement pour l’instruction publique. Son rapporteur, Édouard Blaquière (1779–1832), membre fondateur du Comité philhellénique de Londres,<sup>42</sup> rappelle à son tour le caractère et les dispositions morales des Grecs et évoque leur supériorité intellectuelle en ces termes: “il n’y a pas dans le monde entier de peuple qui soit

<sup>39</sup> [Léon Halévy], “Prospectus”, *Le Producteur*, Paris: Lachevardière fils, 1825, p. 3.

<sup>40</sup> Signalons que cette réussite, qui n’avait pas alarmé les Turcs selon Carrel, ne passa pas inaperçue par les Phanariotes qu’il taxe d’obscurantisme et de tyrannie car ils n’ont pas encouragé le mouvement. À l’exemple du clergé orthodoxe, “ils s’efforçaient de peindre comme dangereuse l’instruction répandue parmi les chrétiens” (t. 1, 1825, p. 260).

<sup>41</sup> Edouard Blaquière, “Rapport sur l’état de l’enseignement en Grèce, présenté à la Société d’encouragement pour l’instruction publique, dans sa séance du 16 novembre 1825 à Paris”, *Le Producteur* 1 (1825), pp. 383–387.

<sup>42</sup> Sur l’activité de Blaquière voir William St Clair, *That Greece might still be Free: The Philhellenes in the War of Independence*, Londres: Oxford University Press, 1971, pp. 138–149.

plus naturellement porté à la poursuite des connaissances humaines et surtout plus apte à les conquérir promptement” (1 [1825], p. 314). Il souligne en même temps les progrès réalisés en Grèce pour l’enseignement primaire du peuple et les difficultés observées sur le terrain pour introduire et appliquer le modèle de l’enseignement mutuel adopté en France, du fait de l’invasion d’Ibrahim Pacha qui avait condamné au marasme les écoles de Tripolitsa, Athènes, Missolonghi et Nauplie. Blaquière attire l’attention de la Société d’encouragement pour l’instruction publique sur deux points cruciaux relativement au développement de l’enseignement public en Grèce: les manuels et la formation des maîtres. En effet, la préparation et la publication d’ouvrages élémentaires spécialement conçus pour les besoins particuliers des élèves grecs, une œuvre dans laquelle s’était investie la Société, demeurait une priorité pour le pays. Blaquière soumet une proposition qui concerne les contenus-mêmes de ces manuels et va jusqu’à proposer les auteurs français qui mériteraient de figurer dans ces ouvrages:

[...] des morceaux extraits avec soin des œuvres de Fénelon, Bossuet et Massillon, ces apôtres de la vérité religieuse et de l’instruction morale en France deviendraient d’une utilité précieuse en activant le développement de ces vertus domestiques, sans l’exercice desquelles la liberté de la Grèce ne serait qu’une faible et stérile conquête.

La littérature française est si riche en ouvrages d’histoire, en biographies et en mémoires qu’il serait utile sans doute de désigner ici quelques écrivains en particulier. Tout ce que je me permettrai de vous recommander à cet égard, c’est de joindre aux ouvrages élémentaires de morale pratique que vous pourrez faire imprimer, quelques traités de géographie, quelques abrégés d’histoire de la Grèce, de la France, de l’Angleterre et de contes moraux propres à exciter l’émulation dans les jeunes esprits. (1 [1825], p. 386)

Ainsi, alors que la Grèce se bat pour son indépendance, elle intéresse dans un premier temps l’équipe du *Producteur* non pas pour la lutte elle-même mais parce que le pays offre un exemple réussi de ce que peut accomplir la production économique pour la régénération d’une nation, dans une approche qui convertit les rapports entre gouvernants et gouvernés à des rapports financiers. Saint-Simon pensait à ce propos qu’ “une nation n’est autre chose qu’une grande société d’industrie”<sup>43</sup> et que son unique objectif devrait être la production. En Grèce, on l’a vu, le développement du commerce avait effectivement permis à la classe commerçante grecque d’obtenir des priviléges et d’accéder à un degré de

---

<sup>43</sup> Henri Saint-Simon et Augustin Thierry, *L’industrie littéraire et scientifique liquée avec l’industrie commerciale*, t. 1, Paris: Delaunay, 1817, p. 66.

la vie politique lui permettant d'intervenir dans l'organisation de la nation par la fondation d'écoles, autant de foyers qui ont préparé l'insurrection. Car, lit-on dans *Le Producteur* "pour les peuples opprimés, il n'y a qu'un pas de l'opulence à l'affranchissement" (1 [1825], p. 266).

#### 4.3 Le théâtre inspiré de la Grèce

L'insurrection grecque a été aussi l'occasion d'explorer le lien qui unit le politique et le littéraire. Après avoir attiré l'attention publique sur le mouvement lui-même, le soulèvement des Grecs se trouvera à l'origine d'une curiosité littéraire renouvelée pour le pays, son peuple et son passé glorieux. Plusieurs pièces jouées sur les scènes françaises entre 1821 et 1830 sont inspirées de la lutte des Grecs ou évoquent la Grèce antique. Qu'elles fussent écrites spontanément par des dramaturges qui manifestaient ainsi leur adhésion au mouvement philhellénique, ou commanditéees par les directeurs des théâtres français, elles visaient d'un côté à former une opinion publique favorable à la cause grecque et de l'autre à soutenir le combat des Grecs par des collectes de fonds. *Le Producteur* participe à cette croisade intellectuelle en consacrant deux articles à deux pièces théâtrales inspirées de la Grèce.

La première, *Les Martyrs de Souli ou l'Épire moderne*, est une tragédie de Népomucène Lemercier, publiée en 1825. La pièce s'inscrit dans la production littéraire et artistique philhellène abondante de cette année, résultat d'une mobilisation inégalée en France.<sup>44</sup> Cependant, si la scène théâtrale française participe au vaste mouvement de soutien à la cause grecque avec des pièces qui évoquaient les malheurs des Hellènes et leur rêve de liberté ou les grands moments de la guerre d'Indépendance et les bravoures des héros, elles se prêtent aussi à une autre lecture. Ce qui intéresse Léon Halévy,<sup>45</sup> qui signe cet article, est moins le sacrifice, d'ailleurs bien connu, des soixante femmes de Souli, qui se jetèrent du haut d'un rocher pour échapper à la soldatesque d'Ali Pacha de Jannina à la fin de 1803, que la réflexion sur la liberté de pensée à laquelle elle est prétexte. En effet, cette pièce "fruit de la muse indépendante" (1 [1825], p. 75) de Lemercier est accompagnée d'une longue préface de 52 pages consacrée principalement à des questions théâtrales et politiques dans lesquelles Lemercier, esprit indépendant et rebelle, traite de la liberté du théâtre et de la presse, de la censure mais aussi de la politique de l'État qui empêche l'ouverture de nouvelles scènes.

<sup>44</sup> Léon Halévy, "Les Martyrs de Souli ou l'Épire moderne", *Le Producteur* 1 (1825), pp. 74-86.

<sup>45</sup> Il fut le dernier secrétaire de Saint-Simon et l'un des fondateurs du *Producteur*.

Double lecture également de *Léonidas*, tragédie en cinq actes de Michel Pichat. Si la pièce ne semble pas directement inspirée de la lutte de l'indépendance, elle s'inscrit néanmoins dans la vague philhellénique. Écrite en 1822, elle est dédiée aux Hellènes et son auteur salue, dans sa Préface, le “Léonidas nouveau, ce Marcos Botzaris”.<sup>46</sup> Interdite au départ par la censure qui redoutait son caractère politique et les nombreuses allusions républicaines, la pièce gagna vite, lorsqu'elle fut représentée en 1825, le public libéral, séduit par son souffle patriotique et l'esprit de sacrifice qui la traversait.<sup>47</sup> Représentée à une époque où la Grèce luttait pour son indépendance, la pièce évoque le souvenir héroïque de la Grèce antique et s'inscrit dans l'ensemble des pièces qui se multipliaient sur la scène française de l'époque, permettant de soutenir les Grecs à la fois moralement et matériellement par la récolte de fonds. Or, l'article d'Ambroise Senty<sup>48</sup> publié dans *Le Producteur*, ne s'intéresse pas à cet aspect de la pièce de Pichat, sans doute tenu pour patent, et s'attache davantage à ses qualités dramatiques.<sup>49</sup> Préoccupé cependant de ne pas ternir l'image du créateur et d'une œuvre qui a fait l'unanimité du public, il livre une critique attentivement formulée et équilibrée.

Grâce à ces nombreuses représentations théâtrales, des fonds importants étaient levés. Mais la mobilisation pour les Grecs se déployait aussi sur un autre terrain, de manière encore plus efficace, celui des souscriptions.

#### *4.4 Les souscriptions pour les Grecs*

On le sait, le mouvement philhellène a touché l'opinion publique d'un bout à l'autre de l'Europe, sans oublier l'important impact qu'il eut en Amérique du Nord. Partout on exprime les mêmes idées, les mêmes sentiments, on s'engage sous les mêmes symboles. La gratitude envers la Grèce classique et le devoir de tous de se porter solidaires envers les descendants de ceux qui ont offert un don inestimable à la civilisation occidentale, motifs dominants dans le discours

---

<sup>46</sup> Michel Pichat, “Préface”, *Léonidas*, tragédie en cinq actes, Paris: Ponthieu, 1825, p. ix.

<sup>47</sup> Angeliki Giannouli, *La Grèce antique sur la scène française, 1797–1873*, Paris: Champion, 2013, pp. 98–113.

<sup>48</sup> Ambroise Senty né en 1803, était auteur de comédies politiques et ouvrages historiques. Voir Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, p. 31.

<sup>49</sup> Senty, “Léonidas, tragédie en cinq actes par M. Pichat”, *Le Producteur* 2 (1826), pp. 212–223. Senty se lance dans une analyse théorique sur l'unité de lieu – une occasion pour lui de vanter le théâtre anglais et allemand –, souligne la rigoureuse exactitude des faits énoncés et la véracité des personnages avant de prononcer sa critique au sujet de certains caractères et du style.

philhellène, se concrétisent par l'intermédiaire des souscriptions, diverses et nombreuses, qui mobilisent l'ensemble de la population française.<sup>50</sup>

Ce phénomène, qui connaît son plus grand essor à partir de 1825, attire l'attention du philosophe Adolphe Garnier (1801–1864). Il choisit *Le Producteur* pour y publier un article intitulé “Souscription européenne en faveur des Grecs” dans lequel il médite sur le phénomène des souscriptions.<sup>51</sup> Fait remarquable, la souscription y est présentée avant tout comme une manifestation de l'esprit d'association, lui-même au cœur des préoccupations des saint-simoniens.

C'est le caractère même de la bienfaisance qui se trouve transformé dès qu'il s'agit d'apporter son soutien aux Grecs, estime Garnier. D'abord parce que là où la bienfaisance s'exerçait dans le passé par des individus isolés, elle est désormais la préoccupation des masses. Elle n'est plus l'apanage d'un petit nombre “d'hommes éclairés” mais devient l'affaire de tous, impliqués d'une manière ou d'une autre: écrivains et poètes, hommes de lettres et artistes, souverains et hommes politiques, riches et pauvres, sans oublier les femmes qui ont excellé dans la quête pour les Grecs. Garnier reconnaît le rôle prépondérant des femmes, dont il fait l'éloge. Il estime que la tendresse naturelle des femmes les prédispose à un rôle plus vaste au sein de la société, comme le prouve leur engagement dans la cause des Grecs: “Les femmes surtout ont pris une noble part dans cette tâche de l'Europe; et elles ont le plus contribué à l'élan général. Par leur condition dans la société, par les devoirs que leur impose la nature, elles sont plus habituées que nous au dévouement et plus disposées à bien faire” (3 [1826], p. 343). L'adhésion à une cause commune, comme celle de la Grèce, qui a réussi à unir l'ensemble de la société, conduit ainsi à l'effacement de l'individu et de l'égoïsme social au profit des masses.

Une seconde raison présidant à la transformation de la bienfaisance destinée aux Grecs tient à ce qu'il ne s'agit plus d'intervenir au niveau local, voire national, mais en dépassant les frontières, de s'investir au niveau européen. Les peuples européens se trouvent ainsi pour la première fois unis pour sauver une nation étrangère, ils partagent un but commun qui va au-delà de leurs aspirations nationales: “comme les frères d'une même famille, comme les citoyens d'une même cité, maintenant les peuples de la terre se comptent et s'unissent” (3 [1826], pp. 341–342). Le mouvement philhellène apparaît donc aux yeux de Garnier comme un premier exemple réussi de l'application de l'esprit d'association à l'échelle internationale, susceptible même d'effacer tous les antagonismes entre

<sup>50</sup> Denis Barau, *La cause des Grecs: Une histoire du mouvement philhellène (1821–1829)*, Paris: Honoré Champion, 2009, pp. 152–172.

<sup>51</sup> Adolphe Garnier, “Souscription européenne en faveur des Grecs”, *Le Producteur* 3 (1826), pp. 339–345.

les différentes nations. L'aventure de la Grèce se met au service de l'idéal saint-simonien qui aspirait à consolider la fraternité entre les peuples: "assurons-nous que quand la Grèce aura surmonté ses malheurs, les peuples auront trouvé dans leur union pour elle des habitudes de concorde et de fraternité" (3 [1826], p. 345).

Contribuer, donner de son argent dans le cadre des souscriptions, était la façon la plus courante d'exprimer sa sympathie pour les Grecs. Mais l'engagement pour la cause s'est aussi exprimé par l'investissement personnel. Tel est le cas du docteur Etienne-Marin Bailly, ami proche de Saint-Simon et membre de la première heure du mouvement saint-simonien qui en 1825 part en Grèce dans une mission du Comité de Paris. Son témoignage inséré dans les pages du *Producteur* est le seul texte qui apporte aux lecteurs de la revue des informations plus concrètes sur la situation réelle de la Grèce.

#### *4.5 Le témoignage d'Etienne-Marin Bailly*

Embarqué sur un paquebot en septembre 1825, Bailly participe à une expédition qui, commandée par Maxime Raybaud, avait pour objectif d'établir une fonderie et un arsenal de construction.<sup>52</sup> Mais la mission de Bailly était différente: il s'agissait d'étudier les possibilités d'organiser en Grèce un service sanitaire. Peu après son arrivée dans le pays, *Le Producteur* publie un "Extrait d'une lettre de M. le Docteur Bailly au Comité grec" communiqué au journal par M. A. Lameth, vice-président du comité.<sup>53</sup> Dans cette lettre, Bailly donne un aperçu de la situation de la Grèce insurgée et informe le Comité sur les initiatives prises sur le terrain.<sup>54</sup>

C'est un pays décimé par les maladies et les épidémies que décrit Bailly qui, durant son séjour en Grèce, entre 1825 et 1829, prodigua des soins gratuits aux Grecs malades, aux étrangers et aux philhellènes de toutes les nations. Grâce à lui, la population de Nauplie a été sauvée d'une épidémie meurtrière de typhus. Il a aussi tenté de diffuser les pratiques sanitaires occidentales chez une population où régnait encore des pratiques et des préjugés nuisibles à la santé. Son activité à Nauplie a attiré l'attention du gouvernement grec qui lui a confié l'organisation d'un service de santé, l'établissement de quatre hôpitaux

---

<sup>52</sup> Pierre Échinard, "Grecs et Philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'Indépendance de la Grèce", Marseille: Institut Historique de Provence, 1973, p. 207.

<sup>53</sup> "Extrait d'une lettre de M. le docteur Bailly au Comité grec communiqué par M.A. de Lameth, vice-président du comité", *Le Producteur* 1 (1825), pp. 189–192.

<sup>54</sup> Sur l'œuvre d'Etienne-Marin Bailly et en particulier sa présence en Grèce, consulter Despina Provata, *Étienne-Marin Bailly: Ενας σαινσιμονιστής στην επαναστατημένη Ελλάδα* [Etienne-Marin Bailly: Un saint-simonien dans la Grèce révoltée], Athènes: Sokolis, 2008.

et d'une pharmacie centrale. On lui a également confié l'élaboration d'une loi pour l'organisation de la santé publique. Ce texte, qui porte le titre “Γενική Υπουργία τῆς εἰς τὴν Ἑλλάδαν Υγείας” (Service général de la santé en Grèce) organisait le système national de santé. Il prévoyait, entre autres, non seulement la création d'une faculté de Médecine pour former les médecins grecs, jusqu'alors contraints de faire leurs études à l'étranger, mais aussi la création d'un service de Statistique médicale. L'intérêt particulier que portait Bailly en tant que médecin et saint-simonien à la contribution de la statistique, et de la physiologie, ainsi qu'à l'organisation générale de l'État grec, transparaît dans le projet de loi qu'il soumet. Bailly souhaitait en effet créer un Conseil, dont il garderait la présidence, chargé de conseiller le ministre de l'Intérieur. Mais au-delà de ses prérogatives liées au domaine sanitaire, ce Conseil serait chargé d'inventorier des données sur l'activité économique et commerciale du pays, et notamment sur les importations et exportations. Le Conseil de santé se voyait ainsi transformé en un Comité supérieur autorisé à exercer un contrôle sur des activités importantes de l'État. Conscient des réactions que ces compétences élargies pourraient soulever, Bailly écrivait au Comité grec de Paris: “Quelques personnes pourront être étonnées des articles du projet relatifs à la statistique médicale, et me blâmer peut-être d'étendre trop loin la sphère de mes attributions en fournissant aux ministres des règles à suivre sur la direction de quelques parties des affaires civiles”. Mais il justifiait son intention en disant que: “la direction plus philosophique qu'elle [la médecine] a suivie de nos jours a permis aux médecins d'améliorer la santé des hommes, non pas seulement par des conseils limités aux individus mais encore par des mesures générales d'administration qui ne sont vraiment que de l'hygiène, lorsqu'on tient compte de leurs utiles effets sur la santé des masses” (2 [1826], pp. 190–191). Soumis pour approbation à la Chambre des députés, le projet de Bailly n'a finalement pas été adopté faute de moyens. Mais il fut chargé de fonder un hôpital à Nauplie et ensuite un autre à Athènes.

Si dans cette lettre Bailly souligne surtout sa propre contribution à la régénération de la Grèce, il s'applique aussi à réfuter les arguments de ceux qui faisaient un portrait peu flatteur des Grecs. Selon lui, les phénomènes de dégénération dont les observateurs étrangers taxaiient les Grecs, étaient imputables à la longue occupation ottomane. Se faisant le porte-parole de la conviction saint-simonienne sur la supériorité des races, il écrit: “La critique des Grecs est à mes yeux la critique la plus sanglante qu'on puisse faire de l'odieux gouvernement des Turcs, qui ont rabaisé un peuple dont l'intelligence est bien certainement plus active que celle des peuples du nord. Je suis convaincu que lorsque les circonstances auront changé la direction des facultés des Grecs, ils reprendront sur les autres peuples la supériorité intellectuelle qu'ils doivent

avoir, en raison de la supériorité bien positive qu'ils ont, suivant ma manière de voir, par leur organisation physique" (2 [1826], p. 192).

Dans son rapport, Bailly s'engageait en outre à envoyer ultérieurement au *Producteur* ses remarques sur l'état de civilisation de la Grèce afin de "faire connaître des faits positifs sur un pays, qui jusqu'à présent a été décrit à trop grands frais d'imagination" (2 [1826], p. 192). De fait, le cinquième volume du *Producteur* verra un article anonyme intitulé "De la Grèce"<sup>55</sup> L'auteur, qui se réclame des théories saint-simonniennes exprimées plus loin dans le même volume,<sup>56</sup> analyse pour les lecteurs du *Producteur* la situation dans laquelle se trouvait la Grèce au début de l'insurrection et tente de l'interpréter en appliquant directement "les principes de physiologie de l'espèce" (5 [1826], p. 15).

Une fois de plus, Bailly – qui en est sans doute le rédacteur – souhaite réhabiliter l'image du Grec et répond aux descriptions peu flatteuses qui arrivaient en France et qui présentaient les Grecs comme "une masse d'hommes ayant tous les vices de la misère et toute la lâcheté originelle des serfs, [...] un vil bétail, sans volonté sans puissance et sans guide, ne sentant que des intérêt individuels" (5 [1826], p. 5). Il insiste sur les capacités du peuple grec à progresser et à faire partie de la grande famille européenne et il compare les deux sociétés, hellène et musulmane pour conclure: "nul doute qu'un peuple chrétien, qui possède une morale universelle, philanthropique dans ses principes, un peuple où la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel est déjà marquée, ne soit plus près de nous que la nation qui possède une morale exclusive et de guerre, une morale qui autorise l'esclavage, que la nation où la division des pouvoirs est à peine indiquée, et où le despotisme est encore presqu'absolu (*sic*)" (5 [1826], p. 13).

Selon l'auteur, les seuls éléments de force en Grèce au moment de l'insurrection étaient d'un côté "les idées religieuses et la fatigue de la domination turque, et de l'autre l'énergie militaire des chefs de bande et de leurs Palikares" (5 [1826], p. 10). Or la désunion du clergé et les faiblesses individuelles de ses membres, l'individualisme qu'ont manifesté selon l'auteur les Palikares et l'anarchie générale dans leur organisation n'ont pas permis au pays de se redresser malgré les nombreuses victoires accomplies. Rien ne permettait d'ailleurs, selon Bailly, de comparer la Grèce à la société européenne. Il trouve néfaste pour le pays l'effort des Grecs qui avaient été élevés dans les habitudes de la civilisation européenne, mais aussi des dirigeants européens, de vouloir appliquer les idées et les pratiques européennes dans le pays: "On a voulu remplacer la puissance

---

<sup>55</sup> "De la Grèce", *Le Producteur* 5 (1826), pp. 5–16.

<sup>56</sup> Il renvoie notamment à l'article de Olinde Rodrigues "De Henri de Saint-Simon", de Bazard "De la nécessité d'une nouvelle doctrine générale" et "Considérations sur le système théologique et féodal sur la désorganisation".

par l'intrigue et par l'intervention européennes; on a parlé d'égalité, de liberté individuelle, de patrie aux hommes armés, et ils sont devenus moins soumis à leurs chefs; les bandes ont perdu une partie de leur force d'union; [...] La Grèce s'est évanouie" (5 [1826], p. 8).

Il impute aussi aux Européens d'avoir mal interprété le désir de liberté des Hellènes:

La liberté que la Grèce réclamait les armes à la main, n'était point cette liberté qu'on adore en Europe, cette indépendance individuelle, cette égalité, cette concurrence absolue obtenue par une certaine forme de gouvernement, que tout le monde réclame; c'était la destruction de la domination turque, et le règne absolu de la religion et des chefs grecs; pour la masse du peuple, l'affranchissement n'était que la substitution d'un gouvernement à un autre, mais d'un gouvernement en rapport avec ses idées de religion, de morale, sans avanies, sans esclavage domestique et personnel. (5 [1826], p. 11)

Grâce à la lettre de Bailly, les lecteurs du *Producteur* ont pu apprendre l'échec des tentatives pour l'organisation politique du pays, la guerre civile et les problèmes causés par l'invasion d'Ibrahim Pacha qui ont davantage aggravé la situation dans laquelle se trouvait alors confronté le Grèce. Bailly, qui a profité de sa participation à une commission de ravitaillement pour s'ingérer ultérieurement dans les affaires grecques,<sup>57</sup> déplore la faiblesse du gouvernement et son incapacité à gérer la situation: "le pouvoir constitutionnel, sans argent, sans puissance, hâti et méprisé dans les contrées qu'il devait gouverner, se trouve aujourd'hui réduit à n'avoir plus qu'une existence nominale, qui serait bien détruite sans l'intrigue qui le soutient et les agents (*sic*) européens qui se servent de lui pour la distribution des secours" (1 [1825], p. 10).

C'est donc non seulement le point de vue d'un témoin oculaire qu'ont pu avoir les lecteurs du *Producteur* mais aussi celui d'une personne qui s'est impliquée d'une manière active dans les événements. Pour le saint-simonien qu'était Bailly, la Grèce constituait le terrain idéal pour l'application de certaines des idées du groupe sur l'organisation de la société et plus particulièrement sur le rôle que pouvait jouer la médecine dans l'organisation générale d'un État, comme il l'a montré dans le projet qu'il avait soumis à la Chambre des députés.<sup>58</sup> L'Assemblée nationale de Trézène, reconnaissant ses services rendus au pays, lui a accordé la nationalité grecque en 1827 mais deux ans plus tard, en 1829, Bailly quitta le pays.

---

<sup>57</sup> Voir Provata, *Étienne-Marin Bailly*, pp. 55–69.

<sup>58</sup> Ibid., pp. 42–48.

*Pour conclure*

Les fondateurs et collaborateurs du *Producteur* se sont intéressés à la Grèce, qui en 1825, année de parution de leur journal était un sujet de brûlante actualité. Hommes de pensée, ils ont examiné le cas grec au prisme de leurs propres convictions sur l'avenir de la société de leur temps. Hommes de pensée, certes, mais aussi hommes d'action, comme l'a prouvé le parcours de Bailly qui s'est porté volontaire en 1825. Son activité personnelle et ses nombreuses initiatives visant à soulager un peuple en détresse, dont rend compte son rapport au comité de Paris, constituent un témoignage vivant pour les lecteurs de la revue et ont leur place dans l'histoire du philhellénisme. Si les saint-simoniens ne plaident pas directement pour la cause de la Grèce, ils informent leurs lecteurs sur l'actualité du pays, les possibilités qui s'ouvraient devant lui ainsi que sur les problèmes auxquels il était confronté. Exprimant leur dédain pour l'esprit de conquête et la haine entre les peuples, ils se font les apôtres du progrès, des idées pacifiques, de l'union entre les peuples et peuvent à ce titre prendre place dans la longue lignée des précurseurs de l'Europe d'aujourd'hui. L'intérêt des saint-simoniens pour la Grèce ne s'éclipse pas une fois la guerre de l'indépendance terminée. En 1833, peu après la fondation du nouvel état grec, Gustave d'Eichthal et un groupe de disciples et de fidèles du saint-simonisme, s'installent dans la petite ville de Nauplie, première capitale du royaume où ils tenteront de mettre en pratique leurs idées avant d'être expulsés, deux années plus tard, par la Régence bavaroise.<sup>59</sup>

*Université nationale et capodistrienne d'Athènes*


---

<sup>59</sup> Voir Despina Provata “Η διάδοση του σαινσιμονισμού στην Ελλάδα: Μια πρώτη προσέγγιση” [La diffusion du saint-simonisme en Grèce: Première approche], in Ουτοπικές θεωρίες και κοινωνικά κινήματα στην Ευρώπη από τον 18ο ώς τον 20ό αιώνα [Théories utopiques et mouvements sociaux en Europe du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle], dir. Maria Ménégaki, Athènes: Philistor, 2006, pp. 148–158, et Christina Agriantoni, “Οι σαινσιμονικές ιδέες στην Ελλάδα” [Les idées saint-simonniennes en Grèce], in Antoine Picon, *Oι Σαινσιμονιστές: Ορθός λόγος, φαντασιακό, ουτοπία* [Les saint-simoniens, raison, imaginaire et utopie], traduit par Maria Chronopoulou, Athènes: Politistiko Idryma Omilou Pireos, 2007, pp. 329–341.